FRC 41 32746,2
Case FRC 25824

SERMON

SUR LA MORT

DE LOUIS XVI,

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE LYON,

Le 31 Juillet 1814,

Par M. Daniel-Auguste-Emmanuel TOUCHON, Ministre du Saint-Évangile, et Pasteur de cette Église.

A LYON,

Chez Reymann et C.e, Libraires, rue St-Dominique, n.° 4.

De l'Imprimerie de J. B. Kindelem.

THE NEWBERRY LIBRARY

Le Discours qu'on donne au public fera suffisamment connaître l'esprit et le but du service solennel que le Consistoire et les Fidèles de l'Eglise réformée de Lyon ont célébré le dimanche 31 juillet 1814. En y invitant les principales autorités de cette ville, en se procurant le secours d'une musique étrangère pour donner plus d'expression à leur chant, et en couvrant les murailles mêmes de leur temple des témoignages de leur deuil, ils ont voulu donner à cette cérémonie tout l'appareil et toute la pompe qui sont compatibles avec la simplicité de leur culte. On les verra toujours s'empresser à montrer, aux yeux de tous, leur attachement au bon ordre, leur soumission entière au gouvernement, et les sentimens particuliers qui les animent pour l'auguste Souverain sous les lois et la protection duquel ils ont le bonheur de vivre aujourd'hui.

SERMON

SUR LA MORT

DE LOUIS XVI.

O Eternel, sois propice à ton peuple d'Israël que tu as racheté; et ne lui impute point le sang innocent qu'on a répandu au milieu de lui. Deut. XXI. 8.

Un crime a été commis au nom du peuple Français. Et quel crime! *L'Oint du Seigneur* a été frappé: des sujets rebelles ont prononcé un arrêt de mort; et la tête du souverain est tombée.

La nation toute entière n'est pas coupable de ce crime: depuis long-temps chacun de nous le déplore dans le secret de son cœur; et j'aime à croire qu'aucun de ceux qui m'écoutent n'a eu besoin des vingt années de calamités qui ont suivi ce régicide, pour en reconnaître devant Dieu l'injustice et l'atrocité.

Mais ce crime, commis au nom du peuple, et que le peuple déteste, demeure un crime national qui pèse sur chacun de nous, aussi long-temps que la nation n'a pas élevé solennellement la voix pour déclarer l'affliction qu'elle en éprouve, l'horreur qu'un tel attentat lui inspire. Toute la terre s'est écriée: *Les Français ont tué leur Roi!* Il faut aussi qu'on répète sur toute la terre: *Les Français ont pleuré leur Roi.* Ils ont versé des larmes amères, et sur le forfait dont on a souillé leur nom, et sur le prince infortuné qui

en a été la victime. Leur humiliation a été franche et sincère : leur deuil et leurs regrets ont été publics ; ils ont dit sans déguisement, et ils l'ont dit assez haut pour que l'Univers entier pût l'entendre : Celui que nous avons mis au rang des malfaiteurs les plus indignes de miséricorde, devait être honoré, chéri parmi nous comme le plus vertueux des hommes, comme le plus tendre des pères, comme le plus généreux de tous les monarques : il méritait de notre part autant de bénédictions qu'on lui a fait essuyer d'outrages : il devait trouver chez tous ses sujets autant de reconnaissance et d'amour, qu'il a trouvé chez ses bourreaux d'ingratitude et de barbarie. Heureux si l'amertume de notre douleur, si l'abondance de nos larmes peuvent effacer la tache odieuse que sa mort a jetée sur nous ! Heureux si, *en prenant le sac et la cendre*, en nous jetant aux pieds *de celui par qui les Rois règnent*, en avouant devant sa face, et à la face de tous les peuples du monde, combien nous sommes dignes de ses châtimens, nous obtenons qu'il ne nous demande pas un compte plus rigoureux et plus terrible de *ce sang innocent*, de ce sang pur et vénérable que des mains sacriléges *ont répandu au milieu de nous.*

Mes Frères, persuadés que tels doivent être aujourd'hui les sentimens et le langage de toute la France, les Pasteurs et les anciens de cette Eglise vous ont assemblés dans la maison du Seigneur, pour y faire hautement et publiquement avec eux une réparation solennelle à la mémoire *de très-haut, très-puissant, très-excellent Prince, Louis XVI.e du nom, roi de France et de Navarre.* Comme c'est par l'ignominie de sa mort que sa mémoire eût été flétrie, si l'injustice et les emportemens d'un peuple en délire pouvaient porter quelque atteinte à la majesté des Rois et déshonorer la

vertu, c'est aussi de ce funeste événement que nous devons principalement vous entretenir. Ce sont vos propres pensées que nous développerons, mes Frères; nous ne dirons rien que vous n'ayez dit avant nous sur un sujet à la fois si instructif et si lamentable. Puissions-nous seulement, en mettant à vos yeux, dans tout son jour, l'énormité d'un pareil crime, rendre plus vives dans vos ames les dispositions saintes et pieuses qui seules peuvent désarmer le bras du Seigneur et attirer de nouveau sur nous ses anciennes bénédictions! Puissions-nous encore, en vous découvrant les chemins divers qui ont conduit une nation long-temps fidèle à ses Rois, jusqu'à des excès si crians, si indignes d'elle; puissions-nous, dis-je, confirmer, consacrer par là, rendre fermes et inébranlables les sages résolutions que chacun de nous a dû former dans son cœur pour seconder l'heureuse influence du règne pacifique et doux que nous voyons commencer, et dont, après nos longues misères, nous avons salué l'aurore avec une joie si juste et de si belles espérances.

PREMIÈRE PARTIE.

Si vous envisagez le pouvoir des Rois de la terre indépendamment de la souveraine puissance; si c'est en écartant les principes de la Religion que vous examinez l'autorité de vos potentats, je ne vois pour vous que deux manières d'en concevoir la nature et d'en expliquer l'origine; et ces deux explications, mes Frères, peuvent être la source d'abus innombrables, menacent les peuples des plus grands malheurs. Ou vous regarderez l'autorité de vos Rois comme fondée sur la force seule; c'est ainsi que l'histoire de la plupart des peuples vous la montrera, si vous lisez cette histoire

sans penser aux directions invisibles de la Providence : ou bien, vous vous représenterez l'autorité royale comme découlant de l'autorité du peuple lui-même; comme la suite d'un saint traité conclu entre la nation qui sent qu'un monarque lui est nécessaire, et ce monarque qu'elle a trouvé bon de choisir pour veiller sur ses intérêts et la gouverner. Si vous vous arrêtez à la première de ces idées, que la position des peuples est avilissante ! qu'une nation me paraît basse et rampante quand je la vois humblement soumise aux volontés, aux caprices de ses souverains ! et, ne craignons pas de le dire, que de conséquences horribles découlent naturellement d'un pareil principe ! Si le Roi ne commande que parce qu'il est le plus fort, il s'ensuit que son autorité n'est légitime que par cela seul qu'elle existe; que toute puissance qui pourra la détruire et la remplacer, sera légitime comme elle; et voilà le monde livré sans défense à toutes les fureurs des ambitieux; et, pourvu qu'elles réussissent, toutes les entreprises des usurpateurs sont justifiées. Si le prince ne règne que par la force, il s'ensuit encore que tous les devoirs de sa place n'auront d'autre objet que lui même; qu'il peut opprimer ses peuples sans crainte s'il peut les opprimer sans danger pour lui : *Faites des injustices*, osait-on dire à Alexandre; *pour satisfaire votre ambition et votre luxe, épuisez vos sujets par des exactions et par des rapines; tout cela est beau, tout cela est bon, par cette seule raison que cela vous plaît.* Si au contraire, l'autorité du monarque est regardée comme une émanation de l'autorité populaire, comme l'effet d'un contrat auguste, solennellement ou tacitement formé entre la nation et son chef, j'en vois résulter une lutte interminable, un combat toujours renaissant entre les prétentions de ces deux puissances; de la puissance

empruntée du monarque, de la puissance réelle et première d'un peuple jaloux de ses droits : puissances qui l'une et l'autre chercheront continuellement à s'étendre, et dont il est impossible de poser les bornes bien exactement : le peuple veut être le maître d'un maître qu'il prétend s'être lui-même donné ; le prince refuse de se soumettre aux décisions de ceux qui se sont soumis à ses lois : de là les murmures, les séditions, les révoltes ; de là les catastrophes sanglantes, semblables à celle que nous déplorons aujourd'hui. Oh que la Religion chrétienne est belle ! et que ce monde où nous voyons d'abord tant de maux et tant de désordres, se présente sous un aspect plus satisfaisant aux yeux éclairés du fidèle, qui sait y reconnaître par-tout la présence et l'autorité de son Dieu ! Tu nous l'as appris, ô mon Dieu, et nous te bénirons à jamais de nous l'avoir révélé : *C'est à toi qu'appartiennent dans tous les siècles le règne, la puissance et la gloire ; c'est par toi que les rois règnent et que les souverains administrent la justice ; tu tiens le cœur des rois en ta main, et tu les diriges comme le courant des eaux : tu donnes les uns dans ta colère, et tu retires les autres dans ta fureur. Tu résous dans tes conseils ce qu'Hérode et Pilate exécutent ; avant que la parole soit sur les lèvres de David, tu connais déjà tout ce qu'il veut dire : tu tiens une boucle dans les narines de Nabuchodonosor, tu le promènes à droite et à gauche, et tu le fais retourner lorsqu'il te plaît dans les lieux d'où il est venu.* Voilà, mes Frères, ce que sont les rois ; les dépositaires de la puissance suprême, les ministres, les lieutenans du souverain Roi : et si ce n'est pas assez de votre raison pour comprendre le respect, l'obéissance, la fidélité, le dévouement que peuvent exiger de vous des rois ainsi reconnus, ainsi consacrés, ainsi animés et conduits par la puissance suprême, apprenez-le de

l'écriture; l'écriture est la voix de Dieu : *Soyez soumis aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et toutes les puissances qui subsistent sont établies de Dieu; c'est pourquoi celui qui résiste à la puissance, résiste à l'ordonnance de Dieu. Le prince ne porte pas l'épée en vain, car il est le serviteur de Dieu ordonné pour administrer la justice : soyez donc soumis à tout ordre humain, et cela pour l'amour de Dieu; au Roi, comme à celui qui est au-dessus des autres; aux gouverneurs, comme à ceux qui sont envoyés par lui pour exercer la vengeance sur les malfaiteurs, et récompenser ceux qui font le bien : payez le tribut à qui appartient le tribut; rendez l'honneur à qui l'honneur appartient : craignez Dieu, honorez le Roi. Ne dis aucun mal du Roi, pas même dans ta pensée; tu ne médiras point du prince de ton peuple.* Tels sont, oui, tels sont, malgré les recherches et les systèmes des politiques et des philosophes humains, tels sont les grands principes, les principes sacrés du christianisme, et sur le pouvoir des rois, et sur les devoirs des peuples; principes que le Fils de Dieu et ses apôtres ont consacrés par leurs exemples aussi bien que par leurs discours : et de ces principes, remarquez-le, il résulte que si les rois doivent être justes et bons, c'est pour obéir, c'est pour plaire à Dieu; que si les peuples doivent être respectueux et fidèles, c'est pour obéir, c'est pour plaire à Dieu : c'est devant Dieu, c'est à Dieu que les uns et les autres sont responsables de leur conduite; c'est du souverain tribunal de Dieu que les uns et les autres relèvent. L'écriture nous l'enseigne encore : *Obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu, servant le Seigneur et non pas les hommes : et vous, maîtres, faites*

aussi votre devoir envers ceux qui vous obéissent, vous rappelant que vous avez les uns et les autres, dans le Ciel, un maître qui ne fait aucune acception de personne. Mais, grand Dieu ! qui osera faire maintenant l'application de ces principes à la conduite de ce peuple ? Quel est le Français attaché à sa patrie, qui, en se rappelant ces vérités éternelles, regardera sans pâlir l'échafaud sur lequel a péri son Roi ? Oh ! qu'as-tu fait, nation rebelle ? Tu as oublié ton Dieu ; mais ton Dieu t'a vue ; il t'a vue, et il est juste : le cri du sang est monté jusqu'à lui ; et c'est de sa souveraine puissance que dépendent tes destinées. O nation trop coupable ! ô France ! quel esprit d'aveuglement s'était donc emparé de toi ? Quand Louis, au lieu d'être le meilleur des princes, n'eût été qu'un tyran cruel ; quand l'accusation que tu as portée contre lui eût été fondée ; quand il eût été, comme tu l'as dit, ennemi de la liberté et avide du sang des peuples, de quel droit as-tu fait tomber de ses mains un sceptre qu'il tenait de Dieu ? De quel droit as-tu pris en sa présence la contenance d'un juge superbe, et l'as-tu cité devant toi ? Son sang t'appartenait-il, quand tu l'as livré à la cruauté des bourreaux et que tu en as rougi tes mains parricides ? Mes Frères, Louis eût été un Néron, que son peuple, en le frappant, eût mérité devant le Seigneur les châtimens les plus sévères : et cependant rendons gloire à la vérité, et disons-le pour mieux détester notre crime, Louis fut digne, par son caractère et par ses vertus, sur-tout par la générosité de son cœur et sa tendresse pour son peuple ; Louis fut digne, non-seulement de conserver à jamais le trône glorieux de ses pères, mais d'y être maintenu, mais de s'y voir garanti de toute espèce d'outrage, par l'amour et le dévouement de tous ses sujets.

Ici, mes Frères, entreprendrai-je de louer ce malheureux prince ? Son éloge, sans doute, serait bien séant dans la chaire de Jésus-Christ; il ne faudrait point, en le prononçant, que le ministre du Seigneur abjurât ses maximes accoutumées, ni que, lâche adulateur du crédit et de la puissance, il oubliât le néant d'un monde qu'il doit décrier; il ne faudrait point qu'il prêtât de fausses couleurs aux mensonges de la politique, à l'injustice des conquêtes, aux ravages de l'ambition, à tous les crimes de la vaine gloire : tout serait édifiant, tout serait religieux et évangélique dans le tableau de la vie d'un semblable prince, d'un prince auquel les insensés qui méprisèrent sa jeunesse, ne surent pourtant reprocher qu'une seule chose, c'est de n'avoir que des vertus. Mais ces vertus, vous les connaissez, mes Frères, comment les louer autrement que par la simplicité d'un récit fidèle; et ce récit, comment l'entreprendre, sans risquer d'être toujours prévenu par les souvenirs touchans dont chacun de vous est rempli? Oui, vous le savez, dès les premiers jours de son règne il ne s'occupa que du bonheur de son peuple : les bornes de son royaume n'enfermaient pas un malheureux dont il ne se fût réjoui d'adoucir le sort; j'en atteste les servitudes abolies, la jurisprudence criminelle privée des moyens barbares qu'elle employait pour arracher l'aveu des coupables, l'horreur des prisons diminuée par un régime moins sévère; j'en atteste, et ce n'est pas vous qui devez l'oublier, mes Frères, j'en atteste ceux de ses peuples qu'a relevés sa tolérance, en les rappelant à l'état civil dont le fanatisme religieux les avait privés. Si Louis déplore les profusions des précédens règnes; s'il cherche à consulter les sages, et forme avec eux des projets divers pour la restauration du trésor public, ce n'est pas que

l'embarras des finances borne chez lui des plans sanguinaires, ni les fantaisies ridicules de la vanité ; mais c'est parce que le défaut de richesse met des entraves à sa bienfaisance qui voudrait s'appliquer à tout, oppose malgré lui d'étroites limites aux vues de sa bonté paternelle, qui voudrait, sans aucun délai, terminer toutes nos misères. S'il est timide quelquefois, s'il ne résiste pas toujours avec une énergie assez royale aux entreprises des méchans, il faudra que nous rendions hommage encore aux scrupules d'une conscience délicate qui lui fait appréhender les maux qu'il pourrait attirer sur son peuple, en lui faisant du bien avec précipitation ou avec roideur. Français, tel fut celui que vous avez couvert d'outrages; et ces outrages si injustes, comment les a-t-il supportés ? Ah ! c'est ici que vous serez confondus vils détracteurs de ce monarque, vous qui osiez dédaigner en lui une bonté infatigable que vous nommiez toujours faiblesse, en la représentant comme entièrement dépourvue de courage et de fermeté. C'est dans l'infortune que se déploient les grands caractères. Voyez Louis en présence de ses sujets rebelles, devenus ses persécuteurs. Il se montre à eux, non pas avec la fierté du diadême; car il semble que voyant le fol orgueil qui les agite, et ayant appris du Seigneur combien l'orgueil est déplacé chez les plus grands d'entre les mortels, il ait voulu les traiter comme des égaux et des frères pour mieux s'emparer de leur cœur : non, le Monarque ne se montre point à eux avec la fierté de son rang; mais Louis les voit, mais Louis accueille leurs outrages, mais il supporte leur ingratitude et leur injustice avec toute la dignité de l'innocence, et toute la fermeté d'un héros chrétien. Des cris féroces retentissent autour de lui ; on étale à

ses yeux les dépouilles sanglantes de ses plus chers domestiques ; il comprend ces tristes présages ; son cœur n'en est point ébranlé. Il paraît devant une assemblée de factieux qui a déjà proclamé l'abolition de sa monarchie, et qui en l'accusant lui-même d'être l'ennemi de son peuple, ose le sommer de répondre à une accusation si étrange ; un des membres de ce tribunal sacrilége pousse l'insulte jusqu'à l'assurer qu'il n'a rien à craindre ; et Louis demande qu'on pose la main sur son cœur pour juger si son émotion est trop vive. Ah ! une seule chose trouble ce bon Roi ; une seule pensée le déchire ; ce n'est pas la perte du trône ; ce n'est pas l'image des traitemens ignominieux qui peuvent l'attendre ; c'est de voir, et il le déclare lui-même, *c'est de voir dans l'acte d'accusation porté contre lui, le reproche d'avoir voulu répandre le sang de son peuple ; lui*, s'écrie-t-il ; *lui qui aurait exposé tout le sien pour éloigner à jamais cette imputation.* Mais peut-être que ce grand courage, que cette douceur et cette patience admirables ont quelque chose d'affecté ? *Tout homme est menteur*, s'écrie le Psalmiste ; et en effet, aussi long-temps que l'homme est en présence de ses semblables, dans quelque situation qu'il se trouve, on peut soupçonner quelque dissimulation dans ses discours en apparence les plus sincères, quelque espèce d'ostentation dans ses vertus les plus belles. Chrétiens, recueillez-vous et écoutez-moi : je vais vous montrer l'ame de Louis toute nue ; vous la verrez comme l'a vue le Dieu tout puissant *qui sonde les cœurs.*

Dans le silence d'une prison ténébreuse, séparé de son auguste famille ; privé des consolations de l'amitié et de celles qu'auraient pu verser dans son sein les Ministres de la Religion qu'il professe ; entièrement détaché de toute espérance terrestre, et s'attendant à

franchir bientôt cette barrière incompréhensible qui sépare pour les fils des hommes le temps de l'éternité. Louis se jette aux pieds du Seigneur; il réfléchit sur sa vie passée; il s'humilie profondément dans le sentiment de sa petitesse; il se recommande à la miséricorde de son Dieu, à cette miséricorde infinie, qui pour nous tous, pécheurs misérables, est le seul refuge sur lequel nous puissions compter avec assurance; et aussi sincère dans ce moment solennel, qu'il désire que son Dieu soit clément pour lui, il peint dans un dernier écrit les dispositions de son ame. Il faudrait vous le lire ici tout entier cet écrit sublime. Le Roi que nous pleurons s'y est donné, sans en avoir l'idée et dans toute la simplicité de son cœur, l'éloge le plus beau qu'on ait jamais fait d'aucun prince : non; après les derniers discours du Sauveur du monde, je ne connais rien d'aussi grand. Résignation entière aux dispensations de la Providence; humilité véritable; douleur profonde de ses fautes; juste idée des vanités de la terre; amour sincère de la vérité; sentimens naturels pour ceux que les liens du sang lui attachent; reconnaissance envers ceux qui l'ont aimé et servi; charité universelle qui s'étend à tous les hommes, à ceux dont les opinions diffèrent des siennes sur les objets les plus importans, à ceux qui n'ont payé ses bienfaits que d'ingratitude, à ceux qui du faîte des prospérités humaines, l'ont précipité dans l'abyme où il se trouve; attachement paternel pour cette nation parricide qu'il voit prête à le condamner, et dont il cherche encore à diminuer les maux à venir, par les leçons qu'il donne à son fils, au cas que ce malheureux enfant règne jamais à sa place : voilà ce que contient *le testament de Louis XVI*, et voilà ce qui nous montre en lui, au milieu d'un des siècles les plus corrompus dont l'Histoire doive entretenir la pos-

térité, une des ames les plus belles qui soient sorties des mains du Seigneur, et que le Christianisme ait sanctifiées.

Ah ! comment une pareille ame devait-elle quitter la terre pour voler au séjour céleste ? Français ! comment un si bon Roi devait-il mourir au milieu de vous ? Si la sentence fatale prononcée contre tous les enfans des hommes doit s'étendre jusqu'à ce Prince ; si vos vœux ne peuvent sauver d'un commun trépas une tête si vénérable et qui doit vous être si chère ; ah ! du moins que son dernier jour soit sans amertume ; *qu'il meure de la mort des justes, et que sa fin ressemble à la leur :* venez, ô peuples ! accourez ; rassemblez-vous pour embellir les derniers momens de sa vie ; entourez son lit de mort des témoignages les plus touchans de votre tendresse ; chantez autour de lui les cantiques de la reconnaissance, et accompagnez-le de vos bénédictions et de votre amour jusque dans le sein de son Dieu. Mais que vois-je ? Une populace effrénée attend avec avidité le spectacle d'un affreux supplice : la soif du sang les a réunis ; la soif du sang les dévore ; ils préludent, par des chants grossiers, à l'horrible plaisir que des bourreaux leur préparent : quelle victime va-t-on leur livrer ? Est-ce quelque scélérat devenu célèbre à force de meurtres et de brigandages ? Va-t-on purger la société de quelque monstre dont les abominations l'ont souillée ? Est-ce un *Barrabas* qui doit expier dans les tourmens les iniquités de sa vie ? *O terre sois étonnée*, s'écrie le prophète ? *O cieux reculez d'horreur !* C'est le fils des Rois qui s'avance : c'est le Roi ; c'est Louis lui-même. Il voit l'échafaud sans pâlir ; il y monte avec cet air noble qui distingue ceux de sa race. Du haut de ce lieu infame, il voit encore s'agiter au loin les flots de ce peuple qu'il aime ; il ouvre la

bouche pour lui faire un dernier adieu ; peut-être pour rappeler à lui ces enfans égarés, et leur reprocher tendrement leur ingratitude ; peut-être pour répéter la prière du Fils de Dieu : *Mon Père pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* O barbarie ! Ses paroles, les paroles du Roi mourant, les derniers adieux du meilleur des Rois sont étouffés par le roulement des tambours, de ces instrumens guerriers qui n'auraient dû rassembler alors que des légions de sujets fidèles prêts à verser tout leur sang pour lui. Ce dernier outrage le détache en entier du monde ; il se couche sous le couteau, l'enfer pousse un cri de joie et notre crime est consommé.

Le sang du Monarque versé, qui pourrait contenir la fureur du peuple ? L'épouse et la sœur des Rois périront aussi ; la Majesté et la vertu ! c'en est assez pour les proscrire. Le jeune enfant respire encore ; quelles mains fidèles viendront le sauver ? Le couteau qui a frappé ses pères le respectera ; mais il sera comme la plante délicate qui se flétrit et qui succombe sous une brutale culture. Et toi, fille de Louis ! Quoi donc, tu n'es pas encore immolée ! Serais-tu réservée pour nous apporter un jour quelque joie ? Ah ! si leur rage est pour quelques momens endormie, hâte-toi de chercher au loin un asile ; éloigne-toi, fuis ces barbares, franchis les monts, traverse les fleuves, de peur que bientôt ils ne se repentent de ne t'avoir point déchirée, et qu'on ne les voie encore se désaltérer dans ton sang. Dieu tout-puissant ! où est ta justice ? Sa justice, ô malheureux peuple ! tu vas en éprouver toutes les rigueurs. Louis et les siens sont entrés dans *le tabernacle des justes ;* mais *leur sang a crié vengeance ; il est sur vous et sur vos enfans.*

La France toute entière s'enivre de vaines pensées

et se traîne dans le carnage. De petits tyrans, sortis de je ne sais quelles ténèbres où ils étaient ignorés, se montrent tout-à-coup au milieu du peuple en délire, et se l'arrachent, et le déchirent tour à tour en exaltant de plus en plus la folie de ses passions. Ce fut alors que s'accomplirent de nouveau les prédictions d'Isaïe : *L'Eternel va rendre le pays désert ; il sera ravagé ; il changera entièrement de face, et ses habitans seront dispersés. Le sacrificateur sera mis au même rang que le peuple, le maître que l'esclave, la maîtresse que la servante, celui qui vend que celui qui achète. Le pays a été souillé par ses habitans, parce qu'ils ont violé l'alliance ancienne, changé l'ordonnance éternelle. La ville est désolée, réduite en desert ; les maisons sont fermées, on n'y entre plus ; j'ai entendu leurs chants et j'ai dit : Je sèche de douleur, hélas ! Les perfides ont persévéré dans leur perfidie ; ils l'ont portée au plus haut point. Habitans du pays, la frayeur, la fosse et les filets vous attendent ; celui qui fuira de frayeur tombera dans la fosse, et celui qui sortira de la fosse tombera dans les filets. Les grands du pays sont sans force ; on les assemble comme des prisonniers dans un cachot ; ils y sont étroitement enfermés en attendant qu'on les visite. La terre est bouleversée ; elle chancèle comme un homme ivre ; elle tombera sous le poids de ses iniquités.* Historiens sévères, chargés de faire passer nos annales aux générations à venir, où trouverez-vous assez de courage pour dépeindre nos crimes et nos turpitudes ? Secouez une plume boueuse et sanglante sur la page qui doit conserver au monde le souvenir de ces jours affreux, c'est ainsi que vous en tracerez la plus fidèle peinture. Plus de règles, plus de lois, plus de pudeur, plus d'humanité. Les vents se sont déchaînés, les mers ont été bouleversées, un sale limon s'est détaché du

fond

fond des abîmes et en a couvert toute la surface. C'est ainsi que le Seigneur témoigne au monde son indignation la plus grande : il abandonne les méchans à eux-mêmes ; *il leur envoie une efficace d'erreur pour croire au mensonge ;* il se retire du milieu d'eux, et il leur dit : Allez, méchans, punissez-vous ; je n'ai pas besoin pour cela *que les vents soient mes envoyés, ni les flammes de feu mes ministres*, ce sont vos passions qui seront au milieu de vous les exécuteurs de mes vengeances : vous allez voir où elles mènent quand on brise le frein qui doit les guider ; méchans, c'est à vos mains que je vous livre, elles suffisent pour vous déchirer.

Cependant la figure du monde passe : le règne de la terreur a des bornes ; aux fureurs révolutionnaires succèdent des momens moins horribles, et la France est tout-à-coup ranimée par quelques lueurs d'espérance. Un homme se présente couvert de lauriers. Quel attrait pour une nation qui ne fut toujours que trop belliqueuse ! Il annonce un vaste génie, des intentions pures; il demande un grand pouvoir pour mieux écraser l'anarchie, et son règne commence en effet comme un règne glorieux et réparateur. Mais, hélas ! bientôt notre horizon s'obscurçit encore ; bientôt notre illusion se détruit. Mes Frères, ne craignez pas que ma bouche, qui ne prononça jamais de basses louanges, se souille aujourd'hui dans cette chaire par des satires indécentes : j'ai reconnu l'*envoyé de Dieu ;* qu'il soit venu pour châtier ou pour bénir, la puissance que le Seigneur lui confia, l'obéissance que je lui ai due, les prières que j'ai fait monter à Dieu pour lui lorsqu'il était mon souverain, sont présentes à ma mémoire. Et d'ailleurs, quand l'*homme fort est tombé*, je sais combien il est lâche d'insulter à son infortune. Je veux seulement continuer à vous retracer vos misères, et puissiez-vous,

en en reconnaissant avec moi la première cause, vous humilier toujours plus vous-mêmes sous le courroux du Seigneur. Ah ! quand vous sentîtes qu'un sceptre de fer pesait sur vos têtes ; quand l'éclat de nos malheureux triomphes vous coûta tant de larmes et tant de sang ; quand l'épouse en regardant l'avenir détesta l'instant désiré qui l'avait fait mère ; quand le père de famille ne s'occupa plus qu'avec dégoût de l'éducation de ses fils ; quand vous vîtes votre brillante jeunesse abattue, fauchée tous les ans comme l'herbe de vos prairies ; quand, tandis que tout retentissait parmi nous de chants de victoire, et que l'on publiait autour de vos demeures la chute des trônes que vous renversiez, vous entendiez aussi les sanglots de tant de Rachel, *qui ne voulaient pas être consolées*, nous dit l'Esprit-Saint, *parce que leurs enfans n'étaient plus ;* les cris déchirans de tant de David qui répétaient avec amertume : *Absalon mon fils, Absalon mon fils, que ne suis-je mort à ta place ;* alors vous sentîtes, alors vous déplorâtes vos malheurs ; et la crainte du châtiment, je le sais, ne retint pas toujours vos murmures. Vous les déplorâtes, vous les sentîtes, oui ; mais où allâtes-vous en rechercher l'origine ? De qui crûtes-vous devoir vous plaindre ? A qui reprochâtes-vous tous ces maux ? Qui l'ignore ? A l'ambition du monarque, à la lâcheté des flatteurs, à la dépravation des Cours, aux erreurs de la politique. O Israël ! Israël ! tes tribus seront-elles toujours sans intelligence ? *Ta perte vient de toi-même*, s'écrie le prophète ; et certes, pour le reconnaître, pour le confesser hautement, pour le publier à ta honte, tu ne devais pas attendre qu'il te le reprochât au nom du Seigneur. Pleure, pleure, Israël ; *pleurez, filles de Sion ; pleurez, enfans de Jérusalem ; sacrificateurs et lévites, pleurez, gé-*

missez entre le portique et l'autel ; pleurez, oui pleurez, vos larmes ne sont que trop justes : pleurez, mais que ce soit sur vos iniquités, qui sont la source de vos misères, plutôt que sur ces misères qu'ont attirées sur vous vos iniquités. Pleurez, pleurez amèrement, mais que ce soit des saintes larmes de la repentance. *Pleurez sur le sang innocent*, sur le sang des Rois *que vous avez répandu.* Que la plainte soit générale ; que personne ne se sépare *en lavant ses mains du sang de ce juste ;* que personne ne dise avec le pharisien : Je ne suis pas semblable *au reste des hommes :* c'est le crime de la nation ; toute la nation a dû l'expier ; il faut que toute la nation le déplore : *frappons-nous donc la poitrine ; et disons : O Dieu ! sois apaisé envers nous qui sommes pécheurs ; nous n'osons pas même lever les yeux jusqu'à toi ;* que du moins notre confusion te désarme ; que ta vengeance soit adoucie par la sincérité de notre deuil et de nos douleurs. Mes Frères, nous aurions moins souffert, sans doute, si nous avions plutôt tenu ce langage. Ah ! qu'aujourd'hui, du moins, jugeant de l'énormité du crime, et par la *Majesté des Rois*, et par les *vertus de Louis*, et par le *poids du courroux céleste*, chacun de nous se pénètre de ces pensées et travaille de tout son pouvoir à réconcilier la patrie avec l'Eternel.

SECONDE PARTIE.

Le crime de la France est irréparable ; le sang qu'elle a répandu ne peut plus être racheté ; Louis ne quittera point le séjour de la gloire pour venir régner de nouveau sur ses sujets repentans : non, mes Frères.... Mais Louis, sans être sorti victorieux de la poussière des tombeaux, Louis nous est rendu néanmoins par une

résurrection soudaine que la seule puissance de Dieu pouvait opérer. Une des secousses les plus imprévues que le monde politique ait jamais reçues des mains de la Providence, a replacé tout-à-coup sur le trône de ses ancêtres l'auguste frère de Louis; et la France, en mêlant des chants d'alégresse aux expressions de sa douleur, la France peut s'écrier encore, selon ses anciens usages : Le Roi est mort, vive le Roi !

France, si ton repentir, si tes remords sont sincères, tu sais aujourd'hui à qui tu dois le prouver. Après vingt années de réflexions sur la vanité des grandeurs et sur les devoirs des Princes, un Monarque généreux reparaît au milieu de nous ; et l'une des premières paroles avec lesquelles il nous console et nous réjouit, c'est qu'il n'existe plus parmi ses sujets aucun des meurtriers de son frère. Puisse-t-elle lui avoir été inspirée d'en haut, cette mémorable parole, comme un gage pour nous du pardon céleste ! Mais nous, nous ne devons pas oublier ce que ce monarque oublie : il faut que nous nous réunissions maintenant autour de son trône, et que nous lui jurions par notre repentance et par nos malheurs, que notre fidélité, notre amour, notre dévouement, notre zèle, lui prouveront désormais combien nous sommes affligés, consternés encore des crimes de notre patrie, combien, si elle pouvait nous être présentée, nous saisirions avec ardeur l'occasion de les réparer. Tels sont vos sentimens, je le sais, mes Frères ; et pour seconder vos intentions qui me sont connues, j'avais formé le dessein de jeter encore avec vous quelques regards en arrière, pour rechercher les dispositions funestes qui ont pu préparer à l'avance nos égaremens. Mais, chrétiens, que vous dirai-je ? Ce sont là de ces réflexions qu'il faudrait approfondir pour les rendre salutaires, et je ne puis

malheureusement que les indiquer. Marquez-les ces écueils que je signale en passant à votre prudence; plus vous les examinerez avec soin vous-mêmes, et plus aussi vous reconnaîtrez combien ils sont dangereux.

La décadence des principes religieux, voilà, mes Frères, la principale cause de tous nos malheurs; ou si vous trouvez que j'exagère, je changerai mes expressions et je dirai : tout ce qui, indépendamment de la religion, semblait devoir ébranler la puissance de nos monarques aurait été sans effet, si la puissance de nos monarques avait eu pour appui la piété de leurs peuples. Un peuple chrétien, dans quelle position qu'il se trouve, sera toujours un peuple fidèle, et nous l'avons suffisamment démontré, en vous rappelant au commencement de ce discours, quels sont, et sur le pouvoir des princes, et sur les obligations des sujets, les grands principes du Christianisme. L'édifice social est tombé, mes Frères; mais il n'aurait point épouvanté le monde par sa chute, si l'Eglise frappée des mêmes coups, ne s'était pas aussi écroulée. Au lieu de se liguer contre son Roi, et de profiter du malheur des temps pour usurper l'autorité de ses maîtres, une nation chrétienne et pieuse aurait prouvé par le redoublement de son zèle, par la générosité de ses sacrifices, quelle haute idée notre sainte religion nous donne de *ces puissances supérieures qui ne subsistent que par la puissance de Dieu :* et plus la Majesté Royale eût été menacée au milieu d'elle, plus cette nation aurait montré de désintéressement, d'activité, d'énergie pour la défendre et la maintenir. En quel état se trouvait la France par rapport à la Religion, dans les temps qui ont précédé notre révolution et nos crimes? aucun de vous ne peut l'ignorer : l'impiété marchait la tête levée, et c'était un opprobre aux yeux de ce siècle insensé, que de ne pas

marcher avec elle. Il fallait de la force d'ame pour ne pas afficher un extérieur incrédule ; il fallait un cœur droit et un esprit supérieur pour défendre sa piété contre les doctrines hardies que tant de bouches, malheureusement trop habiles et trop séduisantes, publiaient de toutes parts; publiaient avec un air de triomphe et en invoquant sans cesse la raison et la vérité. C'est peut-être le plus bel éloge que nous puissions faire de Louis que de le peindre, conservant, et au milieu des dissolutions de sa cour, et à la fin du dix-huitième siècle, l'humilité des vertus chrétiennes et toute la simplicité de sa foi. Oh ! que d'éloges fastueux ce Monarque eût reçus de vous, philosophes prétendus, qui fixiez alors les regards du monde, si renonçant à ce que vous nommiez ses préjugés et ses faiblesses, il eût adopté comme vous ces brillans systèmes qui séduisaient votre orgueil. Oh ! qu'alors Louis eût été grand ; que Louis eût été digne de l'admiration des hommes ; que sa puissance vous eût bien servis pour éclairer la race humaine et l'affranchir de toutes ces vieilles idées qui la tenaient asservie depuis tant de siècles. Mais nous, nous le louerons d'une autre manière; nous verrons sa gloire dans le peu de confiance que lui inspiraient vos fausses lumières, dans les inquiétudes mortelles que lui causaient vos agitations et vos déplorables succès ; c'est là que nous admirerons sa sagesse et sa prévoyance, et qu'à l'aide des maux que vous nous avez faits, nous montrerons à tous les yeux combien s'élevaient au-dessus de vos rêveries, la raison et le discernement de ce prince. Mes Frères, je n'entrerai pas ici dans un détail inutile ; mais je vous crierai de toutes mes forces, défiez-vous, défiez-vous de l'irréligion ; et en vous parlant ainsi, je voudrais avoir la voix d'un prophète pour vous obliger à m'entendre.

Le Christianisme s'est bien relevé au milieu de nous ; oui, sans doute, mais il n'y est point encore ce qu'il devrait être. Hélas ! le moment où nous sommes en donne une preuve frappante, et je la vois si étroitement liée avec le sujet que je traite, que je n'irai pas plus loin sans y arrêter vos regards.

Pareil à Josias qui, dès qu'il fut assis sur le trône, *rechercha le Dieu de David son père ;* héritier des vertus et de la piété de Louis, aussi-bien que de ses droits et de son empire ; instruit, hélas ! dans les voies de Dieu, et par ses propres infortunes, et par les malheurs de son peuple, le bon Roi qui nous gouverne aujourd'hui, au milieu des grands intérêts dont son ame doit être occupée, *s'est souvenu du jour du repos pour le sanctifier*, et il s'est empressé d'ordonner à ses peuples *de s'en souvenir et de le sanctifier* avec lui. Quel effet a produit cette religieuse ordonnance ? Les ames pieuses s'en sont réjouies ; les vrais chrétiens ont béni leur Roi, qui faisant pour la loi de Dieu le premier usage de sa puissance, se hâtait de mettre fin aux scandales publics qui les affligeaient ; mais cependant des plaintes se sont fait entendre ; tout en rendant justice à la piété et aux intentions du Monarque, on a trouvé ses règlemens minutieux et précipités : ce n'est pas vous, je le sais, mes Frères ; et à Dieu ne plaise que je vienne vous affliger ici par un injuste reproche ; non, je dois vous rendre ce témoignage, ce n'est pas vous qui vous êtes plaints. Mais, vous le savez, le bruit en est venu jusqu'à vous ; on a réclamé au nom de la patrie, au nom de la liberté, et il semblait à les entendre que le zèle du Monarque l'eût emporté par delà ses droits légitimes, en l'engageant à faire observer par ses peuples le commandement du Seigneur. Qu'est-ce que cela montre ? Qu'est-ce que cela prouve ? cela prouve, ô

mon Dieu, que ton règne n'est point encore assez rafermi chez ce peuple, et que s'il est vrai que nous *revenions à tes témoignages*, plusieurs d'entre nous en sont encore étrangement éloignés. Un vrai chrétien n'a pas de peine à comprendre combien est importante et belle l'institution des sabats; il sait combien leur observation est étroitement liée au maintien de ces principes religieux qui font toute la force et toute la consolation de son ame ; il sait combien cette loi méritait par son influence que le Très-Haut la publiât au milieu de son tonnerre, avec l'appareil le plus imposant de sa Majesté et de sa puissance; et par conséquent, il ne lui paraît pas au-dessous des Rois de la terre, de veiller à ce qu'elle soit respectée et suivie par tous leurs sujets. Mes Frères, j'ai donc raison de vous dire encore, défiez-vous de l'irréligion; défiez-vous en pour vous-mêmes; défiez-vous en dans vos maisons et dans vos familles : *inculquez de bons principes à l'enfant dès l'entrée de sa carrière, pour qu'il s'en souvienne dans l'âge avancé.* Pères et mères, je vous demande ici, au nom de la patrie, au nom de la France, ce que je vous ai demandé souvent au nom de votre propre bonheur et du bonheur de ces enfans auxquels de si doux liens vous attachent : ah ! je vous le demande aussi au nom de votre Monarque, et ce nom sacré doit être aujourd'hui tout puissant sur vous : oui, c'est en son nom que je vous dis; rappelez-vous qu'une génération impie a ébranlé, a renversé, a traîné dans des ruisseaux de sang le trône antique de ses pères; formez-lui donc, formez-lui par vos soins et par vos exemples une génération toute chrétienne et toute sainte, qui craigne son Dieu par-dessus toutes choses, et qui par conséquent honore ses princes et leur obéisse : apprenez-leur *à se souvenir de leur Créateur dans les jours de*

leur jeunesse; je le dis encore, formez en eux de véritables chrétiens, c'est le plus beau présent que vous puissiez faire à la patrie et à vos Rois.

J'ai dit : Soyez chrétiens ; que faut-il ajouter encore ? Qui dit un peuple chrétien, ne dit-il pas un peuple observateur fidèle de tous les devoirs de l'homme ? Il n'en est aucun que l'Evangile ne prescrive. Ecoutez cependant ; écoutez encore les leçons de l'expérience ; écoutez quelques instructions plus particulières que nous devons tirer de nos souvenirs.

La France fut aux yeux du monde un spectacle bien étrange pendant les années qui préparèrent nos grands crimes et nos grandes calamités. Chaque citoyen s'y croyait en droit de prescrire des règles aux princes; plein de confiance en soi-même et adorateur de sa propre sagesse, chacun se déclarait capable de donner aux rois des conseils utiles et de salutaires leçons. C'est la matière de tous les écrits ; c'est le sujet de tous les discours. On ne rencontre personne qui n'ait son système et ses plans sur ces grands objets, ou qui ne se mêle d'approuver ou de corriger ceux des autres. Les ouvrages mêmes qui n'ont d'autre but que d'amuser les loisirs de la multitude, sont ornés de maximes graves et sur les combinaisons mystérieuses de la politique, et sur les droits des citoyens et des peuples, et sur les obligations des princes, et sur-tout (car c'est par-là que la vanité des auteurs s'attirait le plus de suffrages), sur-tout sur les faiblesses et sur les fautes des rois. Les assemblées de plaisir n'ont plus d'attrait pour les mondains les plus frivoles, si les jeux n'en sont attristés par de nouvelles censures sur la conduite des monarques, et de nouveaux avis sur ce qu'ils devraient écouter ou faire pour les intérêts de leurs peuples et le bien de l'humanité. Rien de ce qui subsiste n'est res-

pecté ; tout est soumis à un rigoureux examen ; ou plutôt tout est condamné sans examen à de sérieuses modifications, ou à une totale réforme. Ah ! si le peuple français n'a pas senti combien pouvaient être graves les résultats d'une licence pour lui si nouvelle ; si tout entier aux impressions du moment et peu habile à découvrir les maux à venir, ce peuple trop léger n'a pas su prévoir quels effroyables abîmes il se creusait de ses propres mains, comment n'a-t-il pas compris du moins le ridicule d'une semblable conduite ? comment ne s'est-il pas guéri de sa dangereuse folie en s'en égayant le premier ? Cela était dans son caractère. Comment ce peuple qui se vante d'un sentiment si délicat, d'un tact si fin sur tout ce qui touche aux convenances sociales et aux bienséances du monde, n'a-t-il pas ri de lui-même en voyant au milieu de lui des hommes incapables souvent de régler leur maison et de gouverner leur famille, dont les connaissances bornées ne suffisaient peut-être pas aux emplois les moins difficiles ; que dis-je ! des artisans sans éducation, adonnés, dès leurs premières années, aux travaux d'une grossière industrie ; des femmes vaines et frivoles dont l'instruction est presque toujours si légère, dont les occupations habituelles sont si peu propres à éclairer et à fortifier la raison ; des enfans à peine tirés de la poussière des écoles, et qu'on eût vus fort embarrassés peut-être d'avoir à lier quelques idées saines sur les sciences diverses dont on avait voulu les instruire, s'ériger néanmoins en censeurs des rois, en réformateurs des empires, discourir sans défiance et sans pudeur de ces matières élevées où se confondent les plus hauts génies, où la sagesse des plus sages reconnaît son insuffisance ; se passionner, s'enflammer pour des questions hors de leur portée, et qu'avec bien plus de

lumières ils auraient mal jugées encore, réduits comme ils l'étaient à les regarder de si loin? Les saints pasteurs de l'Eglise, les prophètes que Dieu suscitait encore à son peuple, s'élevaient contre ce désordre, et ils en indiquaient les dangers; ils s'écriaient: Qui êtes-vous? où sont vos titres? où sont vos lumières? vous jugez les rois, et ce sont eux qui sont établis pour juger la terre; vous jugez les actions des rois, et il en est de l'emploi sacré que Dieu leur confie, comme des autres, qu'il faut avoir exercés soi-même pour en comprendre les difficultés. Mais les prophètes, mais les pasteurs de l'Eglise parlaient au nom du Seigneur, et ils n'étaient pas écoutés; mais ils parlaient dans l'obscurité des lieux saints, et leurs paroles ne frappaient que des murailles insensibles, tout au plus quelques fidèles à qui leurs sommations étaient inutiles. Ah! pourquoi, pourquoi du moins ces théâtres profanes où votre malignité se réjouissait aux dépens de vos propres vices, n'ont-ils pas décrié parmi vous un pareil travers, en l'exposant à votre risée, en en étalant devant vous le ridicule et l'absurdité? pourquoi n'ont-ils pas joué le citoyen se fatiguant dans sa famille des soucis de la royauté, les femmes et les enfans s'égarant dans les ténèbres de la politique, comme ils jouèrent autrefois et les savans sans science, et les dévots sans religion?.. Que vit-on encore à cette époque malheureuse? Un peuple toujours disposé à croire le mal plutôt que le bien, saisissant avec une avidité singulière toutes les calomnies qui circulent contre ceux qu'il devrait le plus respecter; ajoutant foi aux récits les moins vraisemblables, pourvu qu'on lui montre dans ces récits de la perversité et des crimes. Ce n'est pas que la méchanceté ne l'étonne; mais son amour pour le merveilleux va jusqu'à ce point, qu'il serait fâché qu'on le désabusât d'un forfait auquel

il trouve quelque chose d'extraordinaire. C'est ainsi que la famille de nos Rois fut en butte aux plus absurdes mensonges, mensonges qu'aujourd'hui on rougirait de redire, fût-ce même pour les démentir. Que vit-on encore? Ce même peuple tellement avide de nouveautés, qu'il se laisse séduire par chaque intrigant, qu'il se jette au-devant de chaque enthousiaste qui lui en propose; il croit le mal sans aucune preuve quand on lui parle de ses Rois; il croit aussi sans aucune preuve tout le bien que ses séducteurs lui disent d'eux-mêmes; il lui suffit que ces hommes lui parlent de réforme et de changement, pour que, sur leur simple parole, il les croie dignes et capables de tout réformer et de tout changer dans le monde. Mais je me trompe : ce n'est pas seulement l'amour de la nouveauté qui l'entraîne; ces hommes savent flatter ses prétentions et son orgueil; et qui ne sait que le poison de la flatterie, que le charme des vaines louanges est aussi puissant sur la vanité des peuples que sur celle des potentats! Que vit-on encore? On vit parmi ces novateurs, parmi ces flatteurs du peuple les plus corrompus, des hommes que l'amour du bien animait véritablement; des hommes qui, frappés d'abus trop réels, travaillèrent en conscience à les détruire pour le bonheur du monde et l'avantage particulier de leurs concitoyens. Quel fut leur tort à ces hommes-là? Il fut grand: ce fut de se persuader qu'avec des intentions pures, on est capable de tout et en droit de tout entreprendre. Les malheureux! ils pâlirent les premiers à la vue de l'incendie qu'ils allumèrent; ils pleurèrent sur leur patrie embrasée; mais leurs larmes ne suffisaient pas pour l'éteindre. Ah! il fallait avoir plus de prévoyance. Quand on ose vouloir influer sur la destinée d'un grand peuple, il ne faut pas s'en rapporter à tous les mouvemens d'un cœur généreux, il

faut encore consulter une raison sage et peser sérieusement les conséquences de ce qu'on veut faire ; il faut, il faut savoir du moins que l'ouvrier téméraire qui répare les murailles d'un édifice usé par le temps, périt écrasé sous leur chute, quand il n'a pas songé d'avance aux moyens de les soutenir.

Chrétiens, chrétiens, l'expérience fut pour nous un instituteur bien sévère ; de rudes coups ont accompagné ses leçons ; que du moins elles ne nous soient pas inutiles. La forme nouvelle que vient de prendre notre monarchie, le caractère libéral, les vues grandes et généreuses de notre Monarque nous font un devoir plus pressant encore d'écouter et de n'oublier jamais les enseignemens du passé. Ce grand Roi ne veut pas travailler seul au bonheur de ses sujets, mais il veut que ses sujets eux-mêmes concourent à ce bel ouvrage. Pour ajouter à l'étendue de ses lumières, il appelle autour de lui celles de ses peuples ; il veut nous gouverner en père ; et ce bon père ne traite point ses enfans comme des enfans en bas âge, mais comme des hommes instruits et formés, dignes qu'en veillant sur leurs intérêts, on les consulte et on les écoute. Nouveau et puissant motif pour nous montrer sages, pour nous défier de l'intrigant et du novateur ; pour nous mettre en garde contre les séductions de nos propres rêveries ; nouveau motif pour être circonspects dans tous nos discours, pour ne nous permettre aucun jugement téméraire, aucune clameur précipitée sur la conduite et les intentions de ceux qui sont au-dessus de nous ; nouveau motif, en un mot, pour nous rappeler en tout et par-tout ce que sont les rois et ce que doivent être les peuples. Mais, mes Frères, insister plus long-temps sur ces choses, ce serait vous faire un outrage. Des avertissemens, des conseils, c'était le devoir

de mon ministère, et je voudrais l'avoir mieux rempli; mais des instances seraient déplacées, seraient indécentes, je l'ai dit, seraient injurieuses pour vous dans un jour comme celui-ci. Où sommes-nous, et que faisons-nous? quel est le but de cette solennité extraordinaire? à quoi tend cette triste cérémonie, et pourquoi tout cet appareil lugubre qui nous environne? Nous sommes venus reconnaître et pleurer nos égaremens. N'est-ce pas prendre devant Dieu l'engagement le plus solennel d'éviter, de fuir désormais tout ce qui pourrait nous y ramener? Nous sommes venus protester contre les crimes de notre patrie; n'est-ce pas témoigner hautement l'horreur que nous aurons désormais pour tout ce qui pourrait avoir avec eux quelque ressemblance? Ah! mes Frères, je voudrais changer un moment de place et de ministère, et au lieu de vous parler ici à vous-mêmes de vos sentimens, être chargé par vous d'en porter le respectueux hommage au pied du trône de vos Rois.

Pardonnez, Sire, m'écrierais-je; pardonnez, ô notre bon Roi, si le repentir de vos sujets vient renouveler si cruellement vos propres douleurs : mais regardez cet échafaud qu'élevèrent au milieu de nous des mains parricides; voyez le sang de votre auguste frère, ce sang dont nous proclamons aujourd'hui l'innocence et la pureté. Eh bien, c'est par ce sang qui fume encore, et par l'horreur que nous inspirent les principes odieux qui l'ont fait répandre, c'est par ce sang, qu'en prenant ici le ciel et la terre pour témoins de nos sermens, nous vous promettons, nous vous jurons amour et fidélité.

Sire, vous êtes *un Roi selon le cœur de Dieu;* il vous a formé pour lui dans ces épreuves longues et cruelles qu'il envoie *à ceux qu'il aime*, pour les puri-

fier toujours plus; *son œuvre s'est accomplie* dans votre grand cœur, et c'est dans votre piété que vous trouvez aujourd'hui tant de force et tant de sagesse. Ah ! s'il est vrai, comme le dit l'Esprit saint, *que la prière du juste soit d'une grande efficace*, daignez, grand Roi, vous joindre à nous pour invoquer le Roi des Rois, et lui demander ses bénédictions pour vous et pour la patrie; que vos supplications appuyent les nôtres et les lui rendent agréables. Voici la prière que nous faisons monter jusqu'à lui, en empruntant le langage de l'Ecriture, qui répond si bien aujourd'hui aux sentimens de nos cœurs.

O Eternel, sois propice à ton peuple que tu as racheté, et ne lui impute point le sang innocent qu'on a répandu au milieu de lui. Oui, grand Dieu, *tu l'as racheté ce peuple* coupable; tu lui as rendu un bon père, duquel, selon toutes les vues de la sagesse humaine, il y aurait eu de la folie à espérer le retour. Les nations étrangères se sont armées, et avec l'appareil le plus formidable, ce sont les douceurs de la paix qu'elles nous ont apportées. En pensant aux maux que nous leur avions faits, nous disions avec effroi, que deviendrons-nous si elles triomphent ? Et tu as fait taire dans le cœur des Rois le désir de la vengeance, et ce n'est que dans le bonheur du monde qu'ils ont cherché de la gloire. Oui, Seigneur, c'est ton bras qui nous a sauvés; et après avoir reconnu dans nos calamités passées le juste effet de ta colère, nous serions les plus ingrats de tous les hommes si nous n'admirions pas ici le miracle de ta miséricorde et les merveilles de ton amour. Mais, ô notre Dieu, nous tremblons encore; *le sang innocent* demanderait une vengeance plus terrible, et si tu n'écoutais que ta justice, nos malheurs déjà si grands ne seraient pas

JBT

encore à leur terme. Ah ! ce sang dont l'aspect nous trouble, nous te supplions de ne plus *nous l'imputer* désormais : *sois propice à ce peuple que tu as racheté :* fais nous grâce et rends nous en dignes ; pardonne-nous et rends nous sages : sois toi-même, Dieu tout puissant, le garant de nos saintes résolutions, afin que, fidèles à nos Rois et conduits par eux selon ces principes de justice et de clémence que toutes leurs paroles annoncent, nous jouissions ici bas d'une paix solide et durable, jusqu'à ce que tu nous appèles au repos bien plus désirable encore de ton Royaume éternel.

O Seigneur, fais luire sur nous ta miséricorde, et nous accorde ton salut : ô Seigneur, conserve le Roi, et nous exauce par ta grâce lorsque nous t'invoquons ; revêts de justice tes ministres, et réjouis le peuple que tu as choisi : Seigneur, sauve ton peuple et bénis ton héritage ; donne-nous la paix en nos jours, car c'est toi seul qui peux nous la donner ; qui ne te craindrait, Roi des nations ! cela t'appartient. Au Roi des siècles, éternel, incorruptible, immuable ; à Dieu, seul sage, soit honneur, louange et gloire, au siècle des siècles.

Amen.

On trouve chez REYMANN, *Libraire, rue St-Dominique, n.° 4.*

Nouveau testament de Notre Seigneur Jésus-Christ, in-8. br. 4 f.
Histoire de l'Eglise et de l'Empire, par Lesueur et Pictet, 9 vol. in-4. reliés en 7. 27 f.
Calvini opera omnia, 9 vol. in-fol. *Amst.* br. très-rare. 100 f.
Année évangélique, par le pasteur Durand, 9 vol. in-8. 36 f.
Addisson, de la Religion chrétienne, 3 vol. in-8. br. 9 f.
Sermons sur l'écriture sainte, par Dejoux, 4 vol. in-8. br. 12 f.
Encyclopédie complète, 75 vol. in-8. dont 3 vol. de planches, br.
Œuvres complètes de Voltaire, avec notes et commentaires de Palissot, 55 vol. in-8. br. *Paris.*
Dictionnaire des jardiniers, par Miller, avec le supplément, 10 vol. in-4. fig. complet, relié en veau et très-rare.